

REVUE DE PRESSE

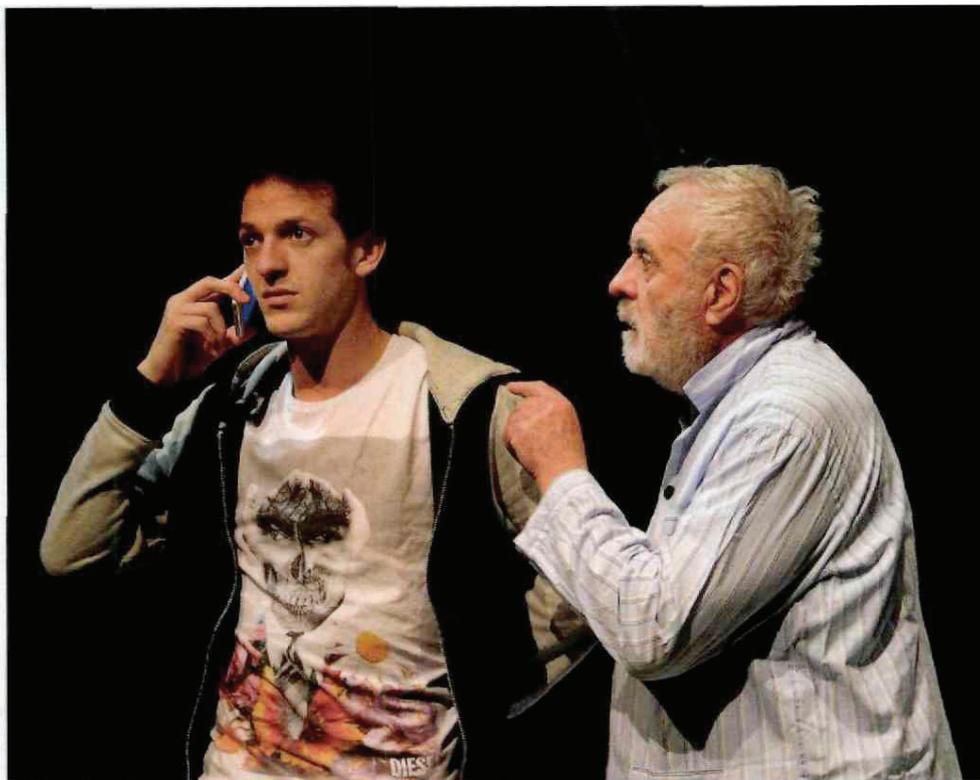
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais



Photo François-Louis Athenas

JE MARCHE DANS LA NUIT PAR UN CHEMIN MAUVAIS

Texte et mise en scène : Ahmed Madani
Avec : Vincent Dedienne et Yves Gaffey
Scénographie : Raymond Sarti
Création sonore : Christophe Séchet
Lumière, régie générale : Damien Klein
Costumes : Karen Serreau



JE MARCHE DANS LA NUIT PAR UN CHEMIN MAUVAIS

THÉÂTRE
AHMED MADANI

Un ado et son grand-père s'affrontent, chacun avec son langage propre. Ahmed Madani dépeint le fossé des générations dans un spectacle drôle et émouvant.

TAu début, les collégiens s'agitent sur leurs sièges, mi-goguenards, mi-anxieux de se retrouver au Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie de Vincennes. Les rires fusent quand débarque sur scène ce personnage d'ado à capuche et grosses baskets qui leur ressemble, certains prenant à peine garde au corps lourd d'un vieil homme étendu par terre au premier plan... Cinq minutes plus tard, plus un bruit dans la salle, prise par les mots, emportée par la fable. L'auteur-metteur en scène Ahmed Madani a réussi son coup : parler aux jeunes de choses qui les concernent – la rupture entre les générations, la mésentente avec les parents, les premiers désirs – comme de l'histoire récente douloureuse (les sou-

venirs insupportables d'un jeune appelé en Algérie enfouis dans la tête d'un grand-père).

Les «jeunes»... Ahmed Madani les a côtoyés dès ses débuts de metteur en scène, il y a trente ans, à Mantes-la-Jolie, puisant déjà son inspiration des ateliers menés au Val-Fourré. Depuis, il a creusé son chemin de dramaturge et trouvé son style. Nourri de rencontres avec des témoins réels, de sa propre expérience d'enfant né sur la terre algérienne, ou d'homme mûr qui voit ses parents s'éteindre et ses enfants grandir. Cette fois encore, sa parole est un subtil mélange de réalisme et d'émotion, l'aspect documentaire étant toujours sublimé par la fiction. Il a ciselé ses deux personnages avec précision, chacun parlant une langue

Le jeune Gus (Vincent Dediennie) et son aïeul (Yves Graffey) vont devoir apprendre à s'appropriiser.

que l'autre ne connaît pas. Gus, lycéen en rupture, est mis au vert «en pleine cambrousse» pour un été chez son grand-père, veuf solitaire dont la mémoire bouillonne. En tableaux courts, ces deux-là s'affrontent d'abord sur tout : les horaires, la nécessité du travail au jardin, la bouffe, la musique, le téléphone portable comme prolongement de soi... Et la partition ferait souvent l'effet d'une partie de ping-pong mécanique si les acteurs ne la vivaient pas en profondeur, entre drôlerie et mélancolie. Le grand-père, Yves Graffey, a sacrément roulé sa bosse. Gus, Vincent Dediennie, entame, lui, sa carrière. Les deux bouts de la chaîne, là aussi. — **Emmanuelle Bouchez**
| 1h30 | Les 17 et 18 avril à Saint-Etienne (42), tél. : 04 77 47 83 40 | Les 29 et 30 à Plaisir (78), tél. : 01 30 55 50 05 | Du 15 au 24 juillet, en Bretagne, dans les CCAS, tél. : 01 48 86 64 61.

| Texte publié chez Actes Sud-Papiers.

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

La Terrasse

N°217 - 24 février 2014

Théâtre de la Tempête/ Ahmed Madani

JE MARCHE DANS LA NUIT PAR UN CHEMIN MAUVAIS

Publié le 21 février 2014 - N° 218

Après le retentissant succès d'*Illuminations*, Ahmed Madani poursuit son entreprise de grande réconciliation, entre la France, son passé, et ses populations issues de l'immigration. Sur un vers de Lamartine, *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*.

On peut faire du théâtre très simplement. Si *Illuminations* mettait en scène un travail choral de jeunes comédiens amateurs issus du Val Fourré, Ahmed Madani revient à un dispositif plus classique dans *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*. Ici, tout est simple. La scénographie : une maison en bois vue à travers sa charpente, quelques sommaires éléments de mobilier. La distribution : deux acteurs, un jeune, un plus vieux, tout deux très bons. Et l'histoire aussi : Brahim et Muriel ont un fils, Gus, adolescent des villes que « tout saoule », qui suite à une dispute familiale, est envoyé passer l'été chez son grand-père à la campagne. Tout sépare ces deux-là : l'âge, le mode de vie, les références, et en apparence, les valeurs. *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* raconte donc comment ces deux étrangers, au départ diamétralement éloignés, vont se rapprocher, jusqu'à échanger des secrets qu'ils n'avaient jamais partagés. En toile de fond, trame métaphorique de l'action, ce passé de la guerre d'Algérie que Pierre, le grand-père, a toujours refoulé, et que la présence de Gus va permettre de faire réémerger.

Émouvoir et signifier

On peut faire du théâtre très simplement, certes. Mais rôdent alors les écueils du simplisme et de la facilité. Bien sûr, parfois, la pièce d'Ahmed Madani flirte avec les clichés : le grand-père bourru, un brin réac, aime la pêche et ne connaît rien aux Miel Pops, pas plus qu'aux Nuggets. Gus, lui, est accro à son portable, aux hamburgers, et passe son temps à glander dans son lit. Il souffre en outre que son père ne lui accorde pas plus d'attention et ne sache pas le valoriser. Mais à l'image de sa

mise en scène, l'écriture de Madani est sobre et dépouillée. Ici, rien n'est laissé au hasard et rien n'est gratuit. L'histoire se déploie clairement, parcourt minutieusement les degrés du rapprochement entre les deux hommes, soigne à chaque étape la vraisemblance et échappe à toute artificialité. Elle ménage quelques surprises et contrepieds et démultiplie les degrés de lecture vers une action poétisée. Au final, tragique forcément, puisque la mort du grand-père était d'emblée annoncée, les deux comédiens font trembler l'émotion de cette réconciliation familiale – putativement nationale – en esquissant l'utopie réaliste d'un monde où la parole libérée permettrait de se rapprocher, de se comprendre dans sa commune humanité. La simplicité alors touche à une forme de grâce, quand elle se révèle complexe et fragile, finalement aussi compliquée que peut l'être la capacité à parler et toucher, à émouvoir et signifier.

Eric Demey



Théâtre : *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* à La Tempête et en tournée

« *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* » est une pièce d'Ahmed Madani

Tout comme pour ce précédent spectacle, le titre est une référence littéraire tandis que le contenu est le fruit d'une observation psychologique et sociologique. En l'occurrence, l'auteur en résidence à Argentan a retrouvé les notes prises lors d'entretiens avec un ami qui avait vécu la guerre d'Algérie. Il se met alors à écouter les anciens du cru parler de leur



vie quotidienne d'alors, à les laisser évoquer les lettres qu'ils écrivaient à leurs fiancées, montrer de vieilles photos. Parallèlement, il est en contact avec des adolescents qui ont leurs codes, leurs aspirations, et sont à peine plus jeunes que les appelés qui partirent dans les années cinquante « pacifier » un pays qui était encore la France.

La pièce qui en résulte n'est absolument pas – c'est là son intérêt – sur la guerre d'Algérie, ni même sur la guerre tout court. Mais elle montre surtout ce qui reste transmissible à la suite d'une expérience extrême, et fait sentir la quantité de souvenirs qui resteront scellés parce que trop lourds à porter ou à faire supporter. On a là une pièce profondément humaine et sensible, souvent comique dans la façon dont adultes et ados s'agacent mutuellement, qui touche à l'universel. En effet ce conflit – faux conflit, d'ailleurs, plutôt apparemment des espoirs qui se disent si différemment à deux âges de la vie – peut faire penser à une multitude d'hypothèses : les survivants de la Shoah bien sûr, mais aussi tous ceux qui ont traversé le désespoir extrême et savent qu'il ne leur est ni possible individuellement ni permis socialement d'en parler, en attendant de pouvoir, un jour peut-être, offrir une vraie compassion à ceux qui seront en train de mettre leurs pas dans le chemin qu'ils ont dû gravir.

C'est très bien joué, avec toutes les nuances de l'énerverment ou de la retenue selon les moments et une pudeur de sentiments permanente, y compris derrière le masque de la provocation.

Pierre FRANÇOIS

« *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* », de et mis en scène par Ahmed Madani. Avec Vincent Dedienne et Yves Graffey. Texte édité par Actes Sud-Papiers.
Du 14 mars au 13 avril au Théâtre de La Tempête.

Le Monde.fr

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais

Du 14 Mars au 13 Avril 2014

Au théâtre de la Tempête

A la Cartoucherie de Vincennes

Texte et mise en scène d'Ahmed MADANI

La pièce met en scène la rencontre entre un adolescent et son grand père. Nous assistons à un huis clos entre deux personnes qui au début s'affrontent plutôt violemment et puis finissent non seulement par s'appivoiser mais à s'éclairer l'un et l'autre.

D'où sans doute le titre tiré d'un vers de Lamartine *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*.

«Mais qu'est-ce que je fous là ?» hurle l'adolescent habitué à se vautrer devant la télé et sommé par le vioque à débroussailler le jardin.

Il est si ténu ce fil qui se balance invisible entre une personne en fin de vie et un jeune au commencement que c'est dans le tissu des voix qu'il se manifeste. Car les voix au fur et mesure comme si nous assistions à un coucher ou lever du soleil se recouvrent pour ne plus former qu'une même tache d'huile.

Des voix qui doivent trouver le chemin parce qu'elles sont restées confinées dans les broussailles, parce qu'elles n'ont pas cru pouvoir être entendues.

« Comment se fabrique un homme ? » telle est un peu la question d'Ahmed MADANI. Le vieux peut-il se cantonner au « Moi, je » face à l'adolescent qui ravive sans le savoir ses souvenirs de jeunesse.

A travers le personnage du vieux qui va confier à son petit-fils, le drame de sa vie, un acte de torture qu'il a commis vis-à-vis d'un jeune homme pendant la guerre d'Algérie, Ahmed MADANI fait écho aux confidences d'un ami qui l'ont bouleversé.

Est-il vraiment possible de transmettre son histoire à autrui ? Pourtant c'est une question d'existence, le vieux et le jeune sont présents face à face. Pourquoi se comporteraient-ils comme des

meubles qui n'ont rien à se dire, après tout ne touchent-ils pas la même pierre touchée par le soleil.

Parce que le vieux s'est dévoilé, le jeune pourra dessiller son regard, au-delà des apparences, comprendre la place qu'il a sur terre après le parcours de ses parents. Une place qui prend tout son sens quand le vieux lui passe le témoin.

Dans cette pièce sur la transmission, remarquablement interprétée par les deux comédiens, Yves GRAFFEY et Vincent DEDIENNE, c'est le cœur qui parle simplement. En accord avec une mise en scène dépouillée, tout juste suggestive, sans fioritures, sans effets littéraires, l'écriture d'Ahmed MADANI, parlée, se frictionne dans l'air, se donne en chemin, pour mettre en valeur davantage que les mots, les soupirs d'âme de ceux qui les prononcent. Dans *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*, le vieux qui vient taper sur l'épaule du jeune homme, annonce le jour.

Paris, le 16 Mars 2014

Evelyne Trân



Le matricule des anges

Le mensuel de la littérature contemporaine

JE MARCHE DANS LA NUIT PAR UN CHEMIN MAUVAIS D'AHMED MADANI

Actes Sud-papiers, 56 pages, 12 €

Voilà une pièce très tendre d'Ahmed Madani. Peut-être l'ombre de Pierre Orma, grande figure du théâtre, décédé en 1997, créateur de la compagnie de la Vache Cruelle basée à Périgueux, à qui la pièce est en partie dédiée, colore de sa présence invisible la lecture de cette histoire. Nous suivons la confrontation de deux personnages, Pierre, 78 ans et Gus, son petit-fils de 17 ans. *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* (un titre en hommage à Lamartine) commence par la fin, Gus découvrant dès la première scène son grand-père mort dans le jardin. Puis nous reprenons l'histoire en amont. Chez ses parents, Gus ne sort plus de sa chambre, ne veut plus voir personne, il fume, joue, dort et veut qu'on l'oublie. À la suite d'une violente dispute avec son père, il est envoyé pour plusieurs mois chez son grand-père à Argentan, « *dans la brousse* ». Le grand-père en question ne parle plus avec personne depuis la mort de sa femme. Il accueille son petit-fils rudement, pas de télévision, pas d'internet, réveil à 7 heures du matin, débroussaillage du jardin, soupe le soir, autant dire le cauchemar pour Gus. Mais petit à petit, les deux vont s'appivoiser. Chacun va se dévoiler à l'autre. Pierre va accoucher d'un lourd secret, de ce qu'il a commis et subi pendant la guerre d'Algérie. L'histoire intime entre un grand-père et son petit-fils est l'occasion pour l'écrivain de mettre en jeu la grande histoire, qui est aussi la sienne propre. L'histoire d'une guerre qui a encore tellement de mal à se dire. La pièce est une fiction et en même temps, tout ce qui se dit résonne avec une très grande vérité. De structure plutôt classique, le texte nous emporte. Les scènes de grande colère s'enchaînent avec des séquences plus drôles ou émouvantes. L'écriture est vive. Les dialogues laissent parfois la place à de la narration où les personnages s'amuse à nous retracer cette confrontation où chacun apprend de l'autre, malgré la différence de génération. Une belle histoire, simple et émouvante.

L. Cazaux

Théâtral Magazine

Ahmed Madani / Choc des générations

JE CHERCHE DANS LA NUIT
PAR UN CHEMIN MAUVAIS

Théâtre de la Tempête - Cartoucherie -
Vincennes

Dans *Illuminations*, belle pièce chorale et ancrée dans le réel, il donnait la parole à la jeunesse de banlieue. Avec *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*, Ahmed Madani raconte la rencontre d'un grand-père et de son petit-fils, entre intimité et histoire contemporaine.

Théâtral magazine : *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* est un titre à la fois sombre et poétique. Pourquoi l'avoir choisi ?

Ahmed Madani : «*Je marche dans la nuit par un chemin mauvais, Ignorant d'où je viens, incertain où je vais*», c'est un superbe vers de Lamartine emprunté au poème *L'homme*. Je trouve que la nuit et le chemin mauvais évoquent assez bien ce moment difficile de l'adolescence dans lequel se trouve

Gus, l'un des deux héros de la pièce. Le titre aborde l'obscurité, après la lumière de ma précédente pièce, *Illuminations*. Enfin, c'est une métaphore de ma façon d'écrire : toujours la nuit avec les doutes, les errances, les chemins chaotiques, mais aussi, parfois les révélations que cela suppose...

Il est question, dans la pièce, de l'histoire proche, mais cela semble presque un prétexte pour raconter la relation qui naît entre un grand-père et son petit-fils, qui ne se connaissent pas vraiment...

Ma précédente création interrogeait l'histoire contemporaine, ici il s'agit de la guerre d'Algérie, je poursuis ma réflexion. Mais le thème principal de la pièce est bien la transmission et les relations entre générations. La cellule familiale éclatée, une jeunesse qui n'est pas reliée à son histoire et à sa famille, c'est symptomatique de l'époque. Avant, les anciens étaient toujours assis au bout de la table familiale et l'histoire circulait. Ce n'est plus vraiment le cas aujourd'hui. Gus, ado en roue libre et en quête de lui-même, vient passer quelques jours chez son grand-père, Pierre, qui replonge dans ses souvenirs. En fait, ce sont deux solitudes qui se trouvent face à face, deux adolescents qui se parlent avec 60 ans d'écart.

La parole du grand-père autour de la guerre d'Algérie se libère peu à peu. Est-ce un thème qui vous est cher ?

Il y a de longues années, durant trois jours et trois nuits, un de mes amis m'a confié son histoire d'appel en Algérie : un jeune homme de la bourgeoisie catholique embarqué dans un conflit qui le dépassait. Comme beaucoup, il s'était, jusque-là, muré dans le silence.

J'ai pris des notes, pour garder

une trace de son témoignage, par moments glaçant d'effroi, sans jamais penser en faire un spectacle. Aujourd'hui, vingt ans plus tard, j'ai eu envie de l'aborder à travers Pierre. Sentant la mort proche, il veut remettre les choses en ordre dans sa vie, dans sa mémoire, et se libérer d'un secret qui lui pèse. C'est en même temps un acte fondateur pour son petit-fils qui, d'une certaine façon, devient un homme en héritant du secret d'un ancien. Cette pièce est aussi une pièce sur la réconciliation : intime, entre deux hommes et historique, entre deux pays.

Une fois de plus, vous écrivez et mettez en scène votre propre pièce. N'avez-vous pas envie, parfois, de confier ce soin à d'autres ?

J'aurais du mal à «lâcher» complètement mon texte. J'ai besoin d'être sur le plateau, où l'écriture continue d'évoluer sans cesse...

**Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond**

■ *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*, texte et mise en scène d'Ahmed Madani, avec Yves Graffey, Vincent Dedienne.

Théâtre de la Tempête,
Cartoucherie de Vincennes
75012 Paris, 01 43 28 36 36,
du 14/03 au 13/04



« JE MARCHÉ DANS LA NUIT... » Héritage spirituel

par Pierre FRANÇOIS

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais atteint à l'universel avec sensibilité et justesse. Humour aussi, certains dialogues entre le grand-père et le petit-fils ado sentant le vécu...

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais est une pièce d'Ahmed Madani, qui a déjà commis *Illumination(s)* en 2012 au Théâtre de l'Épée de Bois, à Paris.

Tout comme pour ce précédent spectacle, le titre est une référence littéraire⁽¹⁾ tandis que le contenu est le fruit d'une observation psychologique et sociologique. En l'occurrence, l'auteur en résidence à Argentan a retrouvé les notes prises lors d'entretiens avec un ami qui avait vécu la guerre d'Algérie. Il se met alors à écouter les anciens du cru parler de leur vie quotidienne d'alors, à les laisser évoquer les lettres qu'ils écrivaient à leurs fiancées, montrer de vieilles photos. Parallèlement, il est en contact avec des adolescents qui ont leurs codes, leurs aspirations, et sont à peine plus jeunes que les appelés qui partirent dans les années cinquante « pacifier » un pays qui était encore la France.

La pièce qui en résulte n'est absolument pas – c'est là son intérêt – sur la guerre d'Algé-

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais, de et mis en scène par Ahmed Madani.

Avec Vincent Dedienne et Yves Graffey.

Texte édité par Actes Sud-Papiers. Jusqu'au 13 avril au Théâtre de La Tempête, Cartoucherie, Route du Champ de Manœuvre, 75012 Paris,

tél. : 01. 43.28.36.36, theatre@la-tempete.fr Puis du 17 au 18 avril à l'Opéra Théâtre de Saint-Etienne, et du 28 au 30 avril au Théâtre Eurydice de Plaisir.



© FRANÇOIS LOUIS ATHENS

rie, ni même sur la guerre tout court. Mais elle montre surtout ce qui reste transmissible à la suite d'une expérience extrême, et fait sentir la quantité de souvenirs qui resteront scellés parce que trop lourds à porter ou à faire supporter. On a là une pièce profondément humaine et sensible, souvent comique dans la façon dont adultes et ados s'agacent mutuellement, qui touche à l'universel. En effet ce conflit – faux conflit, d'ailleurs, plutôt apparemment des espoirs qui se disent si différemment à deux âges de la vie – peut faire penser à une multitude d'hypothèses : les survivants de la Shoah bien sûr, mais aussi tous ceux qui ont traversé le désespoir extrême et savent qu'il ne leur est ni possible individuellement ni permis socialement d'en parler, en attendant de pouvoir, un jour peut-être, offrir une vraie compassion à ceux qui seront en train de mettre leurs pas dans le chemin qu'ils ont dû gravir.

C'est très bien joué, avec toutes les nuances de l'énerverment ou de la retenue selon les moments et une pudeur de sentiments permanente, y compris derrière le masque de la provocation. ■

(1) « Je marche dans la nuit par un chemin mauvais./Ignorant d'où je viens, incertain où je vais/Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée./Comme l'eau du torrent dans sa source troublée. » Alphonse de Lamartine, *Nouvelles méditations poétiques*.



« JE MARCHE DANS LA NUIT PAR UN CHEMIN MAUVAIS » d'Ahmed Madani.

Un adolescent agile, un grand-père claudicant. Un café goutte contre une canette de soda. La « brousse », Argentan, (lieu de naissance d'un philosophe hédoniste...) contre la grande ville.

Tout semble les opposer. Tout les oppose. Gestes, vocabulaire, références, aliments. Tout va se diffracter. Pas dans la douceur. Dans la violence. Des corps d'abord. Un corps qui déborde d'énergie, d'un trop plein de vie qui ne sait où se poser, quel objet étreindre ou fracasser, cigarette à peine allumée, jetée. Corps souple qui se faufile, suit l'impulsion qui le domine.

De l'autre côté, un corps usé. Trop de pertes, de regrets. Noyés sous un voile d'oubli naissant. Besoin de sérénité. Et cet ouragan de jeunesse en rupture de ban qui arrive, vient tout bouleverser. Déstabilise...

Occasion impromptue de revisiter une vie qui se défile, discrètement. Occasion de dénouer ce qui lie aux images d'un passé obsédant.

Une vie a besoin d'une autre vie pour se goûter pleinement. Un miroir non complaisant pour se voir autrement. Goûter à d'autres paysages, d'autres éclairages (à noter les jeux de lumières excellents !)... Les deux personnages se font ce cadeau, le temps d'une halte hors du temps.

Gus, l'ado, s'essaie à la douceur, à pas de loup. Il y découvre l'apaisement.

Débroussaillage des ronces qui verrouillent les cœurs. Possibilité de floraison.

Parce qu'il y a rencontre derrière les apparences, les déchirures de chacun, une alchimie se crée. Lentement. Par le partage muet d'un verre, d'un regard suspendu. Tout ce qui fracasse les éclats de colère permet à la parole d'éclorre et de remplir son rôle premier : faire les êtres se relier.

Au terme de la pièce, tout est parfait. L'adolescent a grandi, le grand père a fait son tour de cadran.

On ne peut que féliciter les acteurs pour leur présence intense, la tendresse et l'humour dont ils habillent Pierre et Gus. Les prennent dans leurs bras et les font vivre.

Espoir et Réconciliation. Que du bon !

Camille Arman. Le 15 mars 2014



Théâtre du blog

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais, texte et mise en scène d'Ahmed Madani

Auteur et metteur en scène, dévoué à l'écriture dramatique comme à l'écriture scénique, Ahmed Madani engage depuis 2011 un projet qui interroge l'histoire des cinquante dernières années et se décline sur plusieurs créations. Illuminations – premier volet du tri typique Face à leur destin – a réuni en 2012 une dizaine de jeunes du Val Fourré.

Sa nouvelle pièce Je marche dans la nuit par un chemin mauvais traite encore de la jeunesse et de la transmission, texte initié lors d'une résidence d'écriture à Argentan.

C'est une confrontation entre Gus, de père algérien et Pierre, son grand-père maternel, deux êtres unis par des liens familiaux mais qui ne se connaissent guère et qui apprendront à se découvrir. Le garçon de vingt ans, un rien violent et marginal, déscolarisé et en rupture de communication parentale, fait l'épreuve d'une retraite rustique en Normandie chez son grand-père veuf.

Cette modeste mise au vert a été décidée afin que le jeune prenne du recul en vue d'un retour salutaire sur lui-même. La sauvegarde symbolique s'accomplit sous l'égide de la nature et de « l'ancien », fragilisé par des troubles de mémoire, si ce n'est la hantise des horreurs de la guerre d'Algérie qui ne le quitte pas.

La transmission – poids ou plume – est ce qui permet à l'individu de se reconnaître au cours du temps. Entre les deux générations, s'insinue une troisième intermédiaire, celle de l'auteur Ahmed Madani, observateur lucide et concepteur de la mise en présence simultanée de l'appelé du contingent des années 60 et du lycéen de 2010.

Si, de son côté, l'octogénaire – émouvant Yves Graffey – se situe du côté de la permanence et de la continuité avec l'entretien du jardin, la soupe du soir, les madeleines et le café-goutte, ce sont des gestes rituels qui se réduisent dans le regard du jeune homme, à de l'usure, du vieillissement et du décalage temporel.

De son côté, le garçon privilégie le renouvellement, la rupture et la transgression – mobile, coca-cola, nuggets et pop-corn au miel, à volonté -, ce qui fait sauter les verrous de la tradition dans les yeux ébahis du grand-père bousculé. Et Gus ne veut pas débroussailler le jardin de Pierre : trop dur, inutile

et vain. Ce n'est que le début de l'initiation à la vie et à la reconnaissance de l'autre en soi, un autre soi-même. Vincent Dedienne est simplement excellent dans cette mise à nu d'une jeunesse un peu déboussolée et perdue, il dessine sur la scène un corps épanoui qui danse : mouvements et déplacements violents et rapides, attitudes dégingandées et nonchalantes, corps avachi et déplié largement ou bien tendu à l'extrême et recroquevillé sur lui-même. Sous la direction d'Ahmed Madani, il passe d'un instant à l'autre, d'un comportement et de propos brutaux, agressifs et rebelles à une conversation paisible et raisonnée avec le spectateur qu'il sollicite en lui expliquant le déroulement de l'intrigue en cours. La jeunesse n'a qu'un temps, sitôt éprouvée, on la regrette, et l'acteur semble brûler toutes ses cartouches, alors qu'il en révèle encore des provisions inouïes. Être jeune, c'est aussi être inquiet, vulnérable, parfois arrogant, dissipé, révolté et violent, et la jeunesse pour le grand-père a été synonyme de malheur, de malaise et de souffrance malgré la présence de son aimée, une jeunesse volée ou sacrifiée.

Grâce aussi à la scénographie de Raymond Sarti, la magie théâtrale fait son oeuvre, c'est un espace surélevé avec une toiture à peine esquissée, un chemin de pelouse verte autour de la maison, un intérieur nu avec des meubles blancs de cuisine et un feuillage de lumières réverbéré sur le sol, l'ombre de la nature présente alentour. C'est au prix d'une très bonne représentation de théâtre qu'on peut sentir la fragilité et la brièveté de la vie, des menaces inscrites dans la condition humaine, d'autant plus fortes qu'on est confronté à la cruauté absurde de la guerre.

Véronique Hotte

théâtreorama

Le panorama du spectacle bien vivant

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais

D'une génération à l'autre

19 mars 2014, par Dany Toubiana

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais... Avec pour titre ce vers de Lamartine, Ahmed Madani signe le texte et la mise en scène d'une bien jolie pièce qui évoque en filigrane cette guerre d'Algérie qui n'en finit pas de hanter les mémoires.

À la suite d'une violente dispute avec son père, Gus est envoyé, pour trois mois, chez son grand-père qui vit au



fin fond de la campagne de la région d'Argentan. Il a 17 ans, il se trouve en révolte contre l'humanité entière et pour lui, il est inconcevable de vivre sans portable, sans Miel Pops et sans coca-cola. Et quand son grand-père lui demande de faucher à la main le pré derrière la maison, il a tout lieu de croire qu'il est tombé en enfer ! Pourtant, d'un jour à l'autre, de coups de gueule en réconciliations, de fous rires en moments graves, l'adolescent et le vieil homme finissent par s'approprier l'un, l'autre. Gus est issu d'un mariage mixte, son père est algérien et sa mère française et lorsque Pierre, son grand-père lui racontera sa guerre d'Algérie, il saura aussi que cette histoire lui appartient autant qu'il en est issu...

Battre la campagne...

La grande qualité d'Ahmed Madani tient essentiellement à la simplicité de son écriture et de sa mise en scène et à l'humour des situations, malgré la gravité du propos. Sur le plateau, la structure d'une maison réduite à sa seule charpente (signalons un cadre central pas très heureux pour la bonne vision des spectateurs !). Un escalier mène à un jardin limité à une bande étroite de gazon. Le jardin abandonné et que Gus se voit obligé de nettoyer devient le lieu de tous les combats et de toutes les initiations. Après beaucoup de résistance, jour après jour, Gus s'inscrit dans la régularité de la saison, des jours et des nuits. Ce rythme commun finit par favoriser la confiance et la rencontre entre le grand-père et son petit-fils. L'adolescent remet de l'ordre dans sa vie et apaise ses colères, le vieil homme s'ouvre à nouveau au mouvement trépidant de la vie et à sa propre jeunesse.

Sans fioritures, la pièce se réduit à ce décor basique, à une fable qui se reconstruit entre fragments de vie, instants monotones d'un quotidien à la campagne et souvenirs que chacun commente. Nous sommes dans un théâtre qui pourrait tomber dans le réalisme, mais la mise en scène qui joue sur les sous-entendus contenus dans le texte conduit le spectateur vers un ailleurs dans lequel se révèle une réalité qui mène au-delà de l'espace et du temps immédiats.

Cette simplicité ne serait rien non plus sans les deux comédiens qui interprètent les personnages. Yves Graffey (Pierre), tout en puissance et pestant en permanence, rayonne d'une humanité tendre et le regard qu'il pose sur son petit-fils Gus en dit long sur l'émotion qui le fait vibrer sans qu'il n'en montre rien. Vincent Dediene, au jeu très physique, laisse transparaître toute une palette d'émotions qu'il met au service du personnage de Gus. Révolté, perdu dans sa vie, sans points de repères au début, il le conduit peu à peu vers la tendresse et l'écoute. Il peut enfin entendre vraiment ce que le vieil homme veut lui transmettre en lui livrant son secret. Circulant dans le dédale des mémoires, entre rêve et réalité, de souvenirs en impressions le récit raconte une vie d'homme dépassée par le mouvement d'une Histoire, qui, plus de cinquante ans après, comme Gus et Pierre au début de leur rencontre, peine à trouver ses marques et à se raconter.

Dany Toubiana

PARISCOPE

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais texte et mise en scène **Ahmed Madani**

Gus et son grand-père Pierre n'ont apparemment rien en commun. Le premier est un adolescent des villes, vissé toute la journée à son téléphone portable, ne jurant que par la junkfood. Désabusé, pas forcément très courageux, un peu tête à claques. Forcément en rébellion. Le second, veuf depuis quelques années, se couche aussi tôt qu'il se lève et cale ses journées sur le rythme de la nature qui l'entoure. Il ne saurait déroger à la traditionnelle soupe du soir, aux quelques madeleines et au fameux café-goutte qui les accompagne. Tout oppose ces deux-là, qui d'ailleurs ne semblent pas s'être fréquentés plus que ça lorsque la pièce débute. Mais à la suite d'une dispute entre Gus et son père, voilà le jeune homme contraint d'aller passer trois mois chez son grand-père. Inévitablement leurs deux mondes entrent en collision. Mais comme souvent, les liens du sang sont les plus forts et les deux hommes vont s'apprivoiser. Une intimité se crée, les langues de chacun se délient et les secrets s'échangent. La présence de Gus va surtout faire ressurgir le passé refoulé de Pierre et notamment un drame qui le hante depuis la Guerre d'Algérie. Transmission entre les générations, partage de valeurs, réconciliations familiales mais aussi entre les peuples : les thèmes qu'a choisi d'aborder Ahmed Madani sont aussi sensibles que complexes. Pour contrebalancer, il opte pour une mise en scène extrêmement fluide. Il y a une évidence, une franchise, un côté très direct dans l'écriture de Madani. L'émotion est présente d'un bout

à l'autre de la pièce. Mais sans emphase. A chacun de la laisser se diffuser en lui. Parce que ses personnages sont plus qu'attachants, on pardonne très vite les clichés qui apparaissent çà et là. D'ailleurs, ils participent même d'une certaine façon à la réussite du spectacle puisqu'ils nous offrent des scènes cocasses qui font naître les sourires. Il est toujours extrêmement périlleux de jouer un adolescent quand on n'en est soi-même plus un. Et Vincent Dedienne trouve le ton juste et livre une prestation remarquable. A la fougue de son partenaire, Yves Graffey fait répondre la tempérance et l'expérience. Il campe avec maîtrise ce grand-père en fin de vie.

Ne manquez pas d'aller découvrir ce joli travail.

Dimitri Denorme

semaine du 26 mars au 1er avril



Les Trois Coups.com

le journal quotidien du spectacle vivant

Jeudi 3 avril 2014

Au théâtre, la mémoire est un corps

L'éternité, c'est la mémoire transmise. Ce n'est pas le culte des monuments ni le passé traumatique enfermé dans l'injonction du devoir de mémoire qui le nous clame, ce sont les mondes vécus incarnés dans les paroles des vivants. Paroles parfois transmises, parfois tuées et emmurées dans les corps devenant réceptacles souffrants. Il ne s'agit pas d'affirmer une fois de plus le fossé entre ce que les spécialistes nomment la «petite» histoire et la «grande» histoire, mais, bien au contraire, de retoucher du doigt le lieu de leur naissance conjointe, l'expérience concrète d'une existence.

Le théâtre où le mot est avant tout parole, donc chair, permet peut-être mieux que tout art de percevoir cette union. Quand la mémoire n'est plus un livre d'histoire, ni un monument aux morts, mais un chemin parcouru. Le théâtre seul a le pouvoir de donner à la mémoire les corps dont elle a besoin pour se déployer et vivre à nouveau, puisque le théâtre est transmission autant qu'incarnation.

Reste que la clé de la mémoire, pour toute simple et acquise qu'elle semble être, peut parfois devenir insaisissable jusqu'à en faire perdre le sens, qu'il touche au commun - comme dans le cas du personnage de Guy dans la pièce de Madani, dont les souvenirs inavouables de la guerre d'Algérie sont des cahots sur le chemin de son lien avec son petit-fils - ou qu'il n'implique que l'intimité de l'existence - comme pour Madame Pimprenelle dont la mémoire s'efface à mesure que progresse la maladie. Quand la mémoire n'est ni lisible pour celui qui la porte, ni transmissible à celui qui le suit, comment créer du sens ? Le théâtre peut-il réparer la mémoire des hommes ?

Lise Facchin

***La confrontation d'un duo d'hommes à deux âges de la vie.
Criant de vérité sur le poids des secrets et l'héritage des maux
enfouis.***

Un adolescent plein de colère, Gus, est envoyé en pension chez son grand-père paternel à la campagne. Ce qui pour lui s'apparentait au décor d'un ennui criant : le silence, quelques notes de piano et le chant des cigales, laisse place petit à petit à la profondeur d'une rencontre. Les nuggets et les Miel Pops découvrent la soupe et les madeleines dans une vie au ralenti.

Sur le ton des reproches puis avec curiosité, le grand père et le petit fils s'appri-voisent. Au fil des jours, ils osent se dire ce qu'ils cachent aux autres. Grâce au talent du créateur lumières : Damien Klein, le plateau s'auréole de l'éclat du soleil du matin et de la brume du soir. Attendri, l'un confie ses désirs frustrés et l'autre le souvenir de sa femme et d'Algérie. Ils libèrent la parole de l'oppression du refoulé. Vincent Dedienné, bouleversant de sincérité, joue le jeune plus vrai que nature. Dans une lettre, il lance le cri du cœur de milliers d'autres aux aînés.

La pièce parle des ravages du manque de transmission. Quand la distance fait oublier que les vieux ont été jeunes, que les absents ont pris plus de place que les présents. Le théâtre d'Ahmed Madani, tout en profondeur et en sensibilité veille à lever les masques. Il renoue les liens entre père et fils et interroge. Quelle place laisse-t-on aux jeunes pour qu'ils promettent ? Qu'ils s'emparent de ce que leurs pères n'ont su saisir. Comment faire de la poésie des drames vécus ?

Le titre fait justement référence à un vers de Lamartine, mais aussi au chemin obscur que traversent parfois les adolescents ou les trouffions. La peur au ventre dans l'incertitude de l'avenir, ils avancent à tâtons. Le théâtre d'Ahmed Madani sert de lanterne pour éclairer la grâce des écorchés.



N°3580 du 10 au 16 avril 2014

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais

 **THÉÂTRE** Pierre gît inanimé dans son jardin. C'est Gus, son petit-fils, qui le découvre par une chaude nuit d'été. L'angoisse l'étreint. Flash-back. Retour trois mois plus tôt. Adolescent rebelle et incompris, Gus est envoyé chez son grand-père. Tout le « saoule », y compris ses parents, le réveil à 7 h et la campagne. Le petit vieux bourru, lui, ne jure que par la discipline. De ces deux modes de vie opposés naissent des décalages cocasses, parfois hilarants, que la plume d'Ahmed Madani sert avec finesse et authenticité. Après *Illuminations*, l'auteur-metteur en scène poursuit sa recherche sur les liens entre les générations et les difficultés de se construire sans renier ses proches. Frappant de réalisme, le jeu des acteurs donne à la pièce une portée universelle étonnante. Un spectacle sur la transmission familiale qui touche tous les âges.  **AMANDINE PILAUDEAU**

Jusqu'au 13 avril, au théâtre de la Tempête, Paris XII^e.

Tél. : 01 43 28 36 36. Les 17 et 18 avril à Saint-Étienne (42).

Les 29 et 30 avril à Plaisir (78).

www.ahmedmadani.com

La guerre d'Algérie : trous de mémoire, jeunesse perdue et retrouvée

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais. C'est par un alexandrin de Lamartine qu'Ahmed Madani nous convie au 2e volet de son projet *Face à son destin*. Après *Illuminations* superbement interprété par 9 jeunes amateurs du Val-Fourré de Mantes-la-Jolie, cette nouvelle pièce poursuit son interrogation sur la transmission de la mémoire d'une génération à l'autre.

La guerre d'Algérie est ici au cœur de ce spectacle, où deux personnages qui ne se connaissent que très peu vont apprendre à se côtoyer : Pierre, le grand-père bourru au cœur tendre, au crépuscule de sa vie, et Gus, le petit-fils, un jeune homme à peine sorti de la paresse de l'adolescence, qui en l'espace de quelques semaines passées auprès de son aïeul deviendra homme.

À la suite d'une violente altercation avec son père (Brahim), Gus se met au vert pour 3 mois en habitant chez son grand-père veuf, en pleine campagne. Se lever tôt le matin plutôt que de lézarder avec des jeux vidéo, manger de la soupe plutôt que d'avalier du coca, débroussailler le jardin et suer au grand air, voilà qui nous change la vie de Gus, renâclant tout d'abord, mais qui peu à peu finira par s'amadouer. Car, au fil du temps, une complicité va naître entre ces deux solitaires.

Au contact de son petit-fils, l'aïeul se remémore sa jeunesse, l'amour de sa vie – la grand-mère de Gus, seule femme qu'il n'ait jamais aimée et avec qui il s'est fiancé juste avant de partir au front.

De là, peu à peu, émergent les souvenirs et tombent les lourds secrets qui ont pesé soixante ans durant dans la mémoire de Pierre. Car à 20 ans, comme 1,3 million de jeunes de sa génération, Pierre a fait partie de ces appelés qui participeront au « maintien de l'ordre en Afrique du Nord ». C'est ainsi que l'on nomma la guerre d'Algérie, qui ne fut reconnue comme telle qu'en 1999.

Entre souvenirs douloureux, cauchemars, sentiment de culpabilité et mémoire blessée, Pierre va défricher son cœur meurtri comme Gus finit par défricher le jardin de son grand-père vaille que vaille. Une « mise au propre » qui permet à chacun de se réconcilier avec soi-même et de nouer une relation tendre et complice avec son autre.

Cette pièce, c'est la souffrance de deux hommes mais aussi la naissance de deux hommes, explique Ahmed Madani, lors du débat donné à la suite de la représentation. Pierre se réconcilie avec lui-même avant de mourir, et Gus va avancer solidement car il lui est confié un secret, qui est un trésor à la fois terrible et beau.

Pour écrire cette pièce, Ahmed Madani s'est inspiré des confidences d'un ami, Pierre, qu'il avait recueillies en 1992, qui lui avait raconté sa guerre d'Algérie et les horreurs auxquelles il avait pris part. Ahmed Madani est aussi allé à la rencontre d'ex-trouffions de la guerre d'Algérie, tous devenus grands-pères, qui lui ont raconté leur quotidien, donné à lire des lettres écrites à leurs fiancées, montré leurs photos souvenir... Tout en prolongeant son travail sur la jeunesse, entamé avec *Illuminations* : « J'avais envie de réfléchir à la promesse de la jeunesse. Celle que l'on a offerte aux appelés du contingent a été violente. Ils doivent faire la pacification (apprendre à lire, à soigner...) et en même temps faire la guerre. C'est de la schizophrénie. Ils sont revenus dans une espèce de drame qui les a endigués par la suite. »

Je me suis rendu compte qu'en traitant de la jeunesse, c'est un vrai beau sujet, plus que de parler de la guerre d'Algérie, qui ressemble à toutes les guerres..., explique le metteur en scène. « J'ai voulu comparer deux jeunesse à deux moments différents : qu'est-ce qu'on transmet à un jeune qui se construit dans une filiation, quelles mémoire et histoire le conduisent à pouvoir se projeter en avant ? »

Dans un décor dépouillé, *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*, interprété avec sobriété et humour par Vincent Dedienne et Yves Graffey, nous invite dans l'univers tout à la fois sensible et grave d'Ahmed Madani. Du théâtre que l'on pourrait qualifier de généreux : « Mon art n'a de sens que dans l'altérité : le partage avec l'autre. Je peux être singulier à partir du moment où je reçois l'autre et l'autre me reçoit. »

Huê Trinh Nguyễn | Mercredi 2 Avril 2014

Un regard différent sur l'information sociale et juridique

nvo

La Nouvelle Vie Ouvrière

N° du 4 avril 2014

Sortir et Voir

L'actualité culturelle de la quinzaine

THÉÂTRE CONFIDENCES



fés goutte». Par petites touches, les souvenirs enfouis de Pierre sur la guerre d'Algérie refont surface. Il voit dans les traits de Gus, ceux du jeune Lakhdar à qui il apprenait le français; il révèle les expéditions punitives, le sadisme du capitaine et finit par avouer un terrible secret... Partagés entre rire et gravité, nous voilà

À la suite d'une prise de bec avec son père, le jeune Gus débarque pour trois mois chez son grand-père Pierre, à Argentan (Orne). Et là, deux mondes se rencontrent et ça fait des étincelles. Le petit-fils en jogging, rivé sur son portable, adepte des nuggets et du coca, ne supporte pas de se retrouver à la campagne et rêve de se faire la malle. Soupe le soir, réveil à 7 heures pour débroussailler le jardin : très peu pour lui ! L'aïeul a du fil à retordre avec « ce petit con » et emploie les vieilles recettes : pas de travail, pas de repas, portable confisqué. La confrontation des générations est des plus cocasses tant elle résonne en chacun de nous mais au-delà de l'humour, pointe la tendresse entre ces deux personnages interprétés avec brio par Vincent Dedienne (Gus) et Yves Graf-fey (Pierre). Ils vont mettre de longs jours à s'apprivoiser, puis à se confier autour de « ca-

émus par cette belle rencontre entre un grand-père et son petit-fils.

Ahmed Madani, qui a écrit et mis en scène la pièce, s'est inspiré des confidences que lui livra un ami, il y a vingt ans, sur sa guerre d'Algérie, qu'il avait consignées dans un carnet. En résidence à Argentan, il a fait parler les anciens et les ados. Des ex « trouffions », devenus grands-pères, lui ont raconté à leur tour cette guerre taboue, le poids énorme qu'elle a fait peser sur leur vie. « *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* », restituée avec une très grande justesse cette mémoire enfouie qui ressurgit au seuil de la mort et que les petits-enfants découvrent cinquante ans après. **♣ A.M.**

➤ *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*, écrit et mis en scène par Ahmed Madani, jusqu'au 13 avril à 20 h 30, au théâtre de La Tempête, www.la-tempete.fr.



Je marche dans la nuit par un chemin mauvais

Publié le: Lun mars 31 2014

Le lycée, ça me saoule, bosser chez McDo, ça me saoule, voir les potes, ça me saoule.... » Gus n'a pas envie de grand chose, encore moins d'aller passer trois mois à la campagne. Et pourtant, après une altercation musclée avec son père, l'ado est sommé de se rendre chez son papi, pour un petit séjour au vert. Une retraite qui lui fera, on s'en doute, le



plus grand bien. Sous la plume d'Ahmed Madani – qui signe aussi la mise en scène – les affres de l'adolescence ont à la fois quelque chose de très anecdotique et d'absolument universel. Nomophobie, boulimie, hystérie : trois obsessions pubères poussées à l'extrême avec l'aide coopérative des hormones. Si la relation entre Gus et son grand-père commence assez mal, ponctuée de disputes et de fugues, elle se transforme petit à petit sous nos yeux, à la faveur de confidences autour

d'un café goutte, d'une séance de pêche dans le noir, et de madeleines dérobées. Pour raconter cette histoire de générations, le metteur en scène a parié sur le talent de ses deux comédiens, Vincent Dedienne et Yves Graffey, sur les récits qu'il a entendus de la guerre d'Algérie et sur une scénographie minimaliste. Des éléments qui, combinés, élèvent la pièce du simple feuilleton familial en un récit subtil, sur le vivre-ensemble et le pardon. Gus et Pierre, en apprenant à s'apprivoiser l'un l'autre, nous parlent surtout d'humanité, et évoquent en filigrane tous ces conflits intérieurs avec elle. On apprécie le spectacle, parce qu'il nous fait rire des travers de chacun, parce qu'il nous rappelle à tous un morceau de notre adolescence. Mais ce qui nous fera rester jusqu'au bout, puis applaudir à tout rompre, c'est ce duo d'acteurs à la fois attachants et justes, même lorsqu'il faut parler des démons, même lorsque le ciel s'assombrit. Ahmed Madani réussit avec 'Je marche dans la nuit par un chemin mauvais' à nous faire redécouvrir notre maison d'enfance, à nous faire revivre ces moments où l'on regardait ensemble les photos d'antan, où l'on se rappelait des fantômes d'autrefois, ou parfois on se moquait du présent. Un spectacle qui sent bon l'odeur du grenier, en plein cœur de la Cartoucherie de Vincennes.

Elsa Pereira

ANOUS PARIS

“Je marche dans la nuit par un chemin mauvais”



Après le succès d'Illuminations, Ahmed Madani continue de bouturer l'intime et l'universel en creusant un même sillon : la mémoire.

Plonger dans les secrets du passé pour éclairer le présent, voilà ce qui intéresse l'auteur-metteur en scène. La scène inaugurale (tragique) sert de matrice à cette petite histoire qui fait aussi la grande : en conflit avec son père, Gus est envoyé à la campagne chez son grand-père.

Deux mondes, trois générations. Ado glandeur que « tout soûle », il a le moral dans les baskets, et pour principal intérêt le portail de son fournisseur d'accès à Internet. Alors, vivre dans un bled assoupi sans ses Miel Pops et avec un type qui lui demande de débroussailler le jardin à la faux, no way ! Pierre, lui, est un octogénaire taiseux hanté par un passé douloureux (la guerre d'Algérie). Fantômes de leur propre histoire, ces deux-là vont cheminer vaille que vaille vers leur propre vérité et patauger dans les nappes phréatiques de leur psyché blessée. La famille nid à névroses, on a compris... Pas si sûr. Cette apparente simplicité abrite de véritables enjeux : l'adolescence avec ses rites et ses initiations, la quête identitaire, la parole libérée illustrant la réconciliation familiale (et nationale ?) dans ses tiraillements et sa richesse. La caricature n'est pas loin, mais qu'importe : la réussite est indéniable. Subtil dans l'ordonnancement du temps, des non-dits et des silences, Madani refuse tout effet de manche :

l'émotion provient de l'humanité réelle qu'apportent deux comédiens complices (Vincent Dediene, Yves Graffey), de la précision de la scénographie (Raymond Sarti), du soin accordé au son, à la lumière et aux costumes (Christophe Séchet, Damien Klein, Karen Serreau), véritables maîtres de cérémonie dont la jeunesse et la transmission sont les nécessaires sujets. On y entend l'écho d'une utopie, mais aussi celui de nos propres jardins secrets.

M.H. N° 640 – 17 au 23 mars 2014





THÉÂTRE : JE MARCHE DANS LA NUIT PAR UN CHEMIN MAUVAIS D'AHMED MADANI

Ahmed Madani a écrit une magnifique histoire sur la transmission. Une histoire pour ne pas oublier. Une histoire faite de bribes d'histoire. Construire une pièce basée sur une vérité qui s'efface au fil du temps appelle un travail de l'imaginaire comme le dit si bien Ahmed Madani. Et l'éclosion de ce projet nous restitue une pièce forte et belle Je marche dans la nuit par un chemin mauvais qu'Ahmed Madani a choisi de mettre en scène avec brio au Théâtre de la Tempête.

Un ado, Gus, qui devient ingérable pour ses parents est envoyé en pension chez son grand-père paternel à Argentan. La vie chez Pierre, le grand-père ne ressemble en rien à ce qu'il a toujours connu : pas de télé, pas d'internet, ni de consoles vidéos. L'enfer se dessine pour Gus avec pour seul horizon un jardin à débroussailler et une vieille faux. Le conflit de générations s'installe logiquement. Et chacun va apprendre à vivre avec l'autre et à s'apprécier. Le passé traumatisant de Pierre remonte à la surface avec notamment la guerre d'Algérie. Une guerre dont il n'est pas ressorti indemne. Gus partage de son côté avec Pierre les problèmes de l'adolescence, ses désirs et ses frustrations.

L'écriture d'Ahmed Madani prend à témoin par moment le lecteur par la voix de ses personnages qui se racontent. Les deux interprètes Vincent Dediennie et Yves Graffey sont étonnants d'authenticité. Leurs personnages nous bouleversent d'autant que la narration directement s'adresse au public. Ahmed Madani s'amuse avec le temps à mélanger les instants de vie contant l'histoire dans un futur paradoxalement limité dans le temps. Ce tour de passe-passe est déconcertant et plaisant à la fois. Si la vie révèle parfois des zones d'ombres, il y a parfois aussi bien heureusement des zones de bonheur. Accepter le passif d'un héritage peut conduire dans certains cas à se déterminer. Un très beau spectacle proposé à la Tempête à ne pas manquer!

Laurent Schteiner

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais d'Ahmed Madani à la Tempête

Une maison loin de tout

La saison dernière, Ahmed Madani nous avait bouleversés avec Illuminations(s), en compagnie d'une dizaine de jeunes comédiens, amateurs mais pourtant très justes, parlant d'un endroit sincère et fracassant.

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais est un projet très différent. Le dispositif scénique est beaucoup plus classique, l'écriture et la dramaturgie aussi.

Un été, après une dispute qui a dérapé entre Gus et son père, les parents de l'adolescent l'envoient chez Pierre, son grand-père maternel, en pleine campagne. Il y restera trois mois. Là, après avoir été en résistance quelques jours, Gus se résout à adopter temporairement un mode de vie très loin de lui, celui de son grand-père. Il passe ses journées à débroussailler le jardin, cette activité remplaçant peu à peu son addiction au téléphone portable. Malgré eux, les deux hommes tissent lentement une relation singulière. Au fil des jours, la confiance se développe au point qu'ils finissent tous deux par se livrer de manière inattendue pour eux – forcément attendue pour le spectateur – et échanger au point de ne jamais pouvoir sortir de cette parenthèse comme ils y étaient entrés.

Sur le plateau, le squelette d'une maison. Celle de Pierre, le grand-père français qui a fait la guerre d'Algérie. Les événements extérieurs, comme on les a appelés pendant longtemps. Une vraie guerre. On le sait aujourd'hui, nombre de Français en sont revenus traumatisés. Ils ont assisté à la torture des Algériens, quand ils ne s'en sont pas eux-mêmes chargés, contraints par leur hiérarchie. La plupart restent mutiques, n'en parlent pas. Ne peuvent l'oublier pourtant.

C'est le cas de Pierre qui, peu à peu, verra émerger en lui des souvenirs refoulés. Il livrera à Gus ce passé honteux qui le hante, à mesure que la présence de son petit-fils fera remonter ce passé à la surface.

Car la fille de Pierre a fait sa vie avec Brahim, Algérien. C'est de cette union qu'est né Gus.

Le théâtre et l'Histoire

Tous les éléments dramaturgiques sont réunis pour parler de cette période de l'Histoire, et de ses séquelles. Mais comment s'emparer de ces questions au plateau ?

Ici, le pas de côté du dramaturge semble nécessaire. Mais, contrairement à Illumination(s), Je marche dans la nuit par un chemin mauvais traite ce nœud dramaturgique de manière très frontale. Le premier degré ne quitte jamais le plateau – depuis les notes de piano qui viennent ponctuer les scènes et ajouter de la lourdeur jusqu'à l'histoire en tant que telle ou l'endroit d'où parlent Pierre et Gus. Ce premier degré fait que même si les comédiens se démènent et tentent de défendre comme ils le peuvent leur personnage, la sincérité ne peut émerger de ce parti pris.

Tout au long de la pièce, cette Histoire douloureuse n'est jamais vraiment prise à bras le corps.

Gus est un enfant au double héritage. Étrangement, aucune tension ne transparaît pas chez lui. De même, on aimerait réfléchir sur les rapports encore ambigus entre la France et l'Algérie, la culpabilité française, le déni du statut de cette guerre. Autant de points qui auraient pu donner de la profondeur à cette relation entre ce grand-père et son petit-fils. Mais toute la première partie du spectacle s'attarde sur l'appropriation réciproque des deux hommes. Ce moment est certes nécessaire pour qu'un véritable échange puisse advenir, mais il prend le risque d'anecdotaliser le projet. Ici, la petite histoire attendue peine à dépasser la grande Histoire, trop rarement abordée avec justesse au théâtre.

Suzanne Teïbi

Théâtre passion

<http://anne75-thtrepassion.blogspot.com>

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais

texte et mise en scène Ahmed Madani

Avec Vincent Dedienne et Yves Graffey

Gus après une violente dispute avec Théâtre passion son père, est puni... il doit passer 3 mois chez son grand-père qui demeure à Argentan.

C'est pire que le bout du monde, trop tranquille pour un jeune en pleine révolte, même pas le moyen de se jeter sous une voiture, il n'en passe plus après 20h !

Papy n'aime guère cette intrusion, il n'a jamais de nouvelles de son petit-fils, et il se méfie comme toutes les personnes âgées, sa fille et son gendre envoient-ils Gus pour l'espionner ?

Tout les oppose, la façon de vivre, les relations amoureuses des jeunes, et puis l'un est travailleur, l'autre vraiment pas et la vie est plus belle à travers l'écran d'un portable.

Pierre le lui confisque et l'oblige à se lever tôt. Gus finira pas se résigner en apparence, et une complicité naissante parsemée de coups de gueule entre les deux hommes fera jour. La tolérance aussi, Pierre finira par apprécier le coca et les séries de vampire et Gus le café-goutte et le travail au jardin !

Gus aime choquer son grand-père, pas méchamment mais il le provoque et finira par découvrir le secret qui ronge le vieil homme. Pierre racontera sa guerre d'Algérie, les atrocités auxquelles il a participé bien malgré lui. Sa jeunesse foudroyée, les non-dits. Gus veillera sur son grand-père, le reconfortera. Pierre laissera à Gus un « testament moral » que le jeune homme n'aura de cesse de réaliser.

Il y a beaucoup de tendresse dans cette pièce, d'humour, de vérité, et deux fantastiques comédiens qui ne laissent pas indifférent.

Anne Delaleu





Je marche dans la nuit par un chemin mauvais

texte et mise en scène Ahmed Madani
avec : Vincent Dedienne, Yves Graffey

TT Après une violente dispute avec ses parents, Gus, un adolescent révolté, vient vivre chez son grand-père à la campagne. C'est la rencontre de deux univers que rien ne relie. Du moins au début. La pièce rend compte des menus progrès de leurs rapports, jusqu'à l'aveu d'un secret au cœur de la famille. Ahmed Madani parle à mots feutrés de la guerre d'Algérie, vue du côté des soldats français. Le propos est original et les liens qui se tissent entre le jeune et le vieil homme sont émouvants. Vincent Dedienne est très bon en adolescent grincheux, radical dans son retrait du monde des adultes, puis lumineux dans l'attention qu'il porte au vieil homme. Si le début et la fin de la pièce d'Ahmed Madani sont captivants, l'intrigue, elle, progresse lentement et paraît un peu répétitive ; mais le spectacle est attachant.

Sylviane Bernard-Gresh

En savoir plus sur <http://sortir.telerama.fr/evenements/spectacles/je-marche-dans-la-nuit-par-un-chemin-mauvais,140914.php#6IK8rDf-1gUEdyyqE.99>



JE MARCHE DANS LA NUIT PAR UN CHEMIN MAUVAIS

Texte et Mise en scène Ahmed Madani

Théâtre de la Tempête

14 mars/13 avril 2014

Comme souvent chez Ahmed Madani, il est ici question de transmission, d'interconnexion, de la recherche de soi à travers l'autre, et cet «apprivoisement» se fait de diverses manières.

Tout d'abord l'auteur interroge l'histoire à l'aune d'aujourd'hui, puis il met en scène ceux qu'il a choisis pour faire passer le message au public, et au final ce sont eux, là, sur le plateau, qui défendent les personnages et les idées.

Et si nous acceptons cette communion si particulière au spectacle vivant, nous accepterons ce qu'ils nous donnent, et leur apporterons la qualité de notre écoute afin que l'échange aille à son terme.

Gus, le petit-fils, est quasi parachuté chez Pierre, son grand-père. Ils se connaissent à peine.

Deux générations certes, mais deux époques vont s'affronter, s'observer, se toiser avant de se supporter puis de s'aider, de s'aimer. Ils seront chacun le révélateur permettant à l'autre d'accepter ce qu'il est, ce qu'il a pu être, même si c'est au détriment de la bien-pensance.

Ce qui doit être dit le sera. Pour le reste, la scénographie aussi bien que le travail de son et de lumières sont au diapason d'une rigueur esthétique permettant aux comédiens de jouer leur brillante partition en toute sécurité pour peu qu'ils acceptent d'être au bon endroit au bon moment.

Et ils le font de toute leur âme.

Viviane Matignon



« Je marche dans la nuit par un chemin mauvais »
Jusqu'au 13 avril au Théâtre de la Tempête

À la suite d'une dispute violente avec son père, un adolescent de 17ans, téléphone greffé au bout des doigts et yeux toujours rivés sur un écran, est envoyé chez son grand-père à Argentan, autrement dit au fin fond de la brousse selon lui. Son grand-père l'attend de pied ferme, la télé est à la cave, il n'y a pas d'internet, on mange de la soupe et du poisson. Pour lui, nuggets, miel pop, coca et rap sont des concepts étrangers. Pour



l'un le programme devrait être grasse matinée, usage intensif du téléphone et ne rien faire. Pour l'autre c'est lever tôt, débroussaillage et jardinage. La rencontre commence donc dans la dispute. Pourtant ces deux-là vont s'ouvrir, apprendre à se connaître, à s'écouter et, entre intime et grande histoire, à se parler.

Ahmed Madani a écrit ce texte et en signe la mise en scène. Ce dialogue s'inscrit bien dans son œuvre, qui tisse souvenirs personnels et questions de société, histoires singulières et cahots de l'Histoire. Le décor évoque une cuisine, lieu de rencontre en terre étrangère pour

l'un et l'autre, tout au moins au début. Autour, de l'espace permet de se projeter dans le jardin et sur l'entrée de la maison. C'est là que la nuit, avec le chant des grillons, les échanges vont devenir plus intenses, plus personnels. Il y est question de l'amour, de la vie avec ses espoirs, ses regrets, ses mensonges aussi et c'est là que le grand-père va parler de ses cauchemars, qui le renvoient à la guerre d'Algérie.

Vincent Dedienne est Gus, l'adolescent. Tout y est, le langage, le vêtement, la façon de monter le ton, de partir brusquement dans la révolte, la fragilité aussi et la tendresse pour ce grand-père qui naît peu à peu. Yves Graffey est Pierre, le grand-père, sûr d'avoir raison, autoritaire, mais tout prêt à fondre de tendresse pour ce petit-fils qui le sort de sa solitude de veuf et lui offre peu à peu une écoute bienveillante. Les dialogues entre eux sont vifs. On rit de leurs disputes qui renvoient adultes et adolescents dans la salle à des souvenirs vécus. Puis peu à peu le ton change, des choses sont dites, qui avaient été cachées. Entre confidences et attentions pour l'autre, une relation tendre et affectueuse se noue entre cet adolescent au seuil de la vie et ce vieil homme au seuil de la mort.

Et c'est très beau.

Micheline Rousselet

La Terrasse

N°218 - 18 mars 2014



THÉÂTRE - CRITIQUE

Théâtre de la Tempête/ Ahmed Madani

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais

Publié le 25 février 2014 - N° 218

Après le retentissant succès d'Illuminations, Ahmed Madani poursuit son entreprise de grande réconciliation, entre la France, son passé, et ses populations issues de l'immigration. Sur un vers de Lamartine, *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*.

On peut faire du théâtre très simplement. Si Illuminations mettait en scène un travail choral de jeunes comédiens amateurs issus du Val Fourré, Ahmed Madani revient à un dispositif plus classique dans *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*. Ici, tout est simple. La scénographie : une maison en bois vue à travers sa charpente, quelques sommaires éléments de mobilier. La distribution : deux acteurs, un jeune, un plus vieux, tout deux très bons. Et l'histoire aussi : Brahim et Muriel ont un fils, Gus, adolescent des villes que « tout saoule », qui suite à une dispute familiale, est envoyé passer l'été chez son grand-père à la campagne. Tout sépare ces deux-là : l'âge, le mode de vie, les références, et en apparence, les valeurs. *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* raconte donc comment ces deux étrangers, au départ diamétralement éloignés, vont se rapprocher, jusqu'à échanger des secrets qu'ils n'avaient jamais partagés. En toile de fond, trame métaphorique de l'action, ce passé de la guerre d'Algérie que Pierre, le grand-père, a toujours refoulé, et que la présence de Gus va permettre de faire réémerger.

Émouvoir et signifier

On peut faire du théâtre très simplement, certes. Mais rôdent alors les écueils du simplisme et de la facilité. Bien sûr, parfois, la pièce d'Ahmed Madani flirte avec les clichés : le grand-père bourru, un brin réac, aime la pêche et ne connaît rien aux Miel Pops, pas plus qu'aux Nuggets. Gus, lui, est accro à son portable, aux hamburgers, et passe son temps à glander dans son lit. Il souffre en outre que son père ne lui accorde pas plus d'attention et ne sache pas le valoriser. Mais à l'image de sa mise en scène, l'écriture de Madani est sobre et dépouillée. Ici, rien n'est laissé au hasard et rien n'est gratuit. L'histoire se déploie clairement, parcourt minutieusement les degrés du rapprochement entre les deux hommes, soigne à chaque étape la vraisemblance et échappe à toute artificialité. Elle ménage quelques surprises et contrepieds et démultiplie les degrés de lecture vers une action poétisée. Au final, tragique forcément, puisque la mort du grand-père était d'emblée annoncée, les deux comédiens font trembler l'émotion de cette réconciliation familiale – putativement nationale – en esquissant l'utopie réaliste d'un monde où la parole libérée permettrait de se rapprocher, de se comprendre dans sa commune humanité. La simplicité alors touche à une forme de grâce, quand elle se révèle complexe et fragile, finalement aussi compliquée que peut l'être la capacité à parler et toucher, à émouvoir et signifier.

Eric Demey



Article : Je marche dans la nuit par un chemin mauvais



JE MARCHE DANS LA NUIT PAR UN CHEMIN MAUVAIS

Ignorant d'où je viens et où je vais...

Auteur : Marc.E



Des rapports conflictuels avec ses parents, l'envie de rien, Gus est un ado mal dans sa peau comme il y en a beaucoup. En manque de repère et dans la négation il va, lors d'une dispute, avoir un geste malheureux. Ses parents, dépassés par les événements, décident de l'envoyer pendant 3 mois chez son grand-père, dans un petit village, isolé de tout.

Au centre de la scène, la maison ouverte nous invite dans l'intimité de cette famille où un petit-fils colérique, mais surtout déboussolé et son grand-père qui ne comprend pas cette génération, s'affrontent. Si les premiers temps de leurs retrouvailles font écho à l'orage, les deux larrons ne vont pas tarder à se livrer l'un à l'autre. Chaque saynète présente une tranche de vie qui, grâce à un astucieux jeu d'éclairage, donne l'illusion d'un soleil caressant la peau chagrinée d'un Gus malmené par un grand-père, dont l'aura se fait plus sombre quand il

livre quelques bribes de son passé tourmenté par la guerre en Algérie. Si la jeunesse se heurte bien à la vieillesse, le choc ne fait pas forcément des étincelles, dans ce huit clos, la rencontre donnera lieu à la sincérité et à la compréhension. Les deux acteurs sont, à ce titre, époustouffants de sensibilité. Tout feu tout flamme dans les débuts de leur relation, ils deviennent pourtant pour l'un et l'autre, une source de chaleur qui irradie remarquablement, jusqu'au spectateur.

Texte et mise en scène Ahmed Madani avec Vicent Dedienne et Yves Graffey.